

FDFA, le 6 juin 2015

« Le regard de la philosophe sur le handicap »

Par Anne-Lyse Chabert

Lorsque j'ai commencé à travailler sur le thème du handicap en cherchant des références bibliographiques, la première chose qui m'a heurtée, c'est que je me trouvais confrontée à un **désert conceptuel** dans ce champ : les philosophes n'avaient jamais abordé frontalement ce thème, tout au mieux l'avaient-ils fait **de biais** récemment, en faisant appel à d'autres thématiques comme celle de la corporéité par exemple. Même **la notion de fragilité, de vulnérabilité** a très peu été travaillée dans l'histoire de la philosophie et n'émerge que dans la deuxième moitié du XXème siècle avec des philosophes comme Levinas ou Ricœur notamment.

Il est vrai que le terme n'a été forgé dans son acception actuelle que **récemment** dans les années 50 (même si le terme existe déjà bien avant, avec un sens différent). Toutefois de nos jours, même si les pionniers de la pensée du handicap sont nos contemporains, d'autres penseurs travaillant sur ce même thème émergent et **se multiplient**.

D'où venait cette lacune de l'histoire de la Philosophie ? **L'orgueil des philosophes** les avait-il détournés d'une notion qui pouvait prendre des allures aussi triviales, qui faisait référence à nos dépendances les plus prosaïques d'êtres humains ?

Il m'a toujours semblé que **ma position de personne handicapée** m'avait sauvagée dans mon travail philosophique de perdre la rugueuse notion de la réalité en me ramenant inlassablement aux difficultés de notre « tous les jours », cet aspect terre-à-terre de nos quotidiennetés que l'on peut trop facilement quitter lorsque l'on ne s'intéresse plus qu'au monde de l'esprit. Ce qu'on désignait traditionnellement comme déficience ou désavantage devenait alors un **atout** dans ce monde de la réflexion.

A mon sens, **le travail du philosophe**, c'est justement d'arriver à joindre la proximité du monde de la réalité et du monde de la pensée, en vue d'améliorer quelque chose, même si cela n'est *a priori* « pas visible ». Reprocher aux philosophes de n'avoir **aucune efficacité dans le monde actuel**, c'est faire preuve d'un jugement trop hâtif. La pensée ne construit pas directement, mais elle **inspire** nos actions, elle est à la base des postures que nous adoptons dans la vie et nous avons la responsabilité en tant qu'êtres humains de ne jamais renoncer à son exercice, que l'on ait une formation de philosophe ou pas, puisque **la philosophie, cela appartient à chacun-e et chacun-e est responsable** de ce précieux et si fragile outil.

J'ai travaillé dans le cadre de ma **thèse de Philosophie sur la définition du terme « handicap »**. On a pu me reprocher de ne déployer qu'un **moment linguistique**, proprement inutile à la cause des personnes handicapées. Je pense que ces **critiques** n'ont pas pris la mesure de mon travail universitaire : **utiliser un terme, cela n'a rien d'inoffensif**, cela n'a rien d'innocent (au sens étymologique « celui qui ne blesse pas », « celui qui ne nuit pas »). **Nous engageons et fixons des comportements** dans nos sociétés à travers notre usage des mots dont il faut garder conscience. Ainsi, **le mot « handicap » me paraît prêter à confusion** puisqu'il laisse croire que l'humanité d'un citoyen ordinaire n'est pas la même que celle d'une personne handicapée, qui est reléguée à une

autre catégorie sociale. Malgré nous, cette idée se diffuse insidieusement dans nos mentalités même si personne n'ose l'exprimer explicitement. Pourquoi la personne en situation de handicap ne serait-elle pas un/une citoyen/citoyenne ordinaire ? Pourquoi ne pourrait-elle pas se vivre comme un individu lambda de la communauté qui l'accueille ? Quel est le sens du mot « handicap » s'il n'y en a jamais eu un finalement ? N'est-ce pas une façon commode de regrouper sous un seul terme des acceptations « inclassables » qu'on ne sait pas trop comment désigner ni très bien appréhender socialement ?

Dans une **seconde partie de mon doctorat**, j'ai proposé quelques concepts qui pouvaient permettre de repenser ce qu'on entendait de nos jours par « handicap » : la « personne handicapée », n'est-ce pas simplement la personne qui a d'autres manières de faire que moi, qui n'a pas la majorité statistique avec elle, bref, qui est trop peu, voire pas reconnue ? Mais ne suit-elle pas au fond la même dynamique de construction d'elle-même que n'importe lequel/laquelle d'entre nous, même si les normes qu'elle trouve à inventer dans sa vie peuvent me sembler étranges de premier abord ? N'est-ce pas alors **mon regard à moi** qui engendre une grande partie du problème posé par le handicap ?

Il y a bien une affaire de déficience dans le handicap, il y a bien l'affaire d'un monde techniquement hostile. Mais il y a aussi toute une partie que génère le regard de la société lorsqu'elle s'attache aux sourds, aux aveugles, aux gens en fauteuil, aux handicapé-e-s mentaux-ales et à bien d'autres catégories qu'elle peine à classer. Et dans ce monde social, il y a avant tout le monde du **langage qui est le premier outil par lequel j'interagis avec l'autre**, ce premier espace commun de partage.

Mon propos n'est pas de dénoncer l'usage du langage sans aucune mesure. Le langage nous protège en même temps qu'il nous fige, qu'il peut tour à tour nous stigmatiser ou nous donner une forme de reconnaissance. Tout dépend de la façon de l'employer. Nous devons quoiqu'il en soit garder à l'esprit l'incidence cruciale que notre façon de désigner l'autre peut avoir de préjudiciable sur lui. Comme le disait **Camus**, « mal nommer les choses c'est ajouter au malheur du monde ».

Ce refus de la discrimination qui commence dans la terminologie, si on en prend pleinement conscience, doit passer par la sensibilisation politique, **par l'éducation et la familiarité à l'autre qui est certes différent-e de moi mais qui est pourtant porteur-se de la même humanité et qui doit donc jouir de la même liberté d'action que moi dans le monde qui l'entoure**, même si cette liberté doit prendre une autre forme au regard des capacités singulières dont il/elle dispose. La différence de l'autre n'entame pas la mienne, au contraire elle grandit ma personne si je sais m'emplir du « non-moi » de celui/celle qui est à mes côtés. C'est peut-être davantage dans cette posture qu'il faudrait penser le handicap pour pouvoir penser à mieux vivre ensemble.